FRC 2.10646

[Detournelle]

10646 Case
FRC
17466

THE NEWBERRY
LIBRARY

Quand le Noir ce coquin vomi par les enfers,
Déserta le Fauteuil de la Police affreuse,
Chacun disait grands Dieux voila la france heureuse
Mais helas Bailly vient pour augmenter nos fers.

VIE

DE

M. JEAN-SYLVAIN BAILLY,

PREMIER MAIRE DE PARIS,

DÉDIÉE ET PRÉSENTÉE

A

L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

L'exemple d'un grand homme eſt un flambeau ſacré,
Que le Ciel bienfaiſant, en cette nuit profonde,
Allume quelquefois pour le bonheur du monde.

A PARIS,

De l'Imprimerie de la Liberté, de la Vérité,
& ſur-tout de l'Impartialité.

1790.

THE NEWBERRY
LIBRARY

VIE

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A

L'ASSEMBLÉE

DE LA NATION.

MADAME,

TROIS hydres ſifflent en ce moment, en votre ſein maternel, vomiſſent peſte, rage, terreur & mort ; ces monſtres infernaux, excités réciproquement par un vil & ſordide intérêt, qui fait la honte

des hommes & de ceux qui les gouvernent, déchirent vos entrailles, par ces jactances perfides, auſſi puantes que dégoûtantes, lancées malignement du fond de ces ténèbres épaiſſes, où gémiſſent en ſilence *quelques ames ſépulcrales* (1), qui, pour le repos de Votre Majeſté, MADAME, devroient être étouffées, il y a beau jour, par le CARNIFEX NATIONAL, Officier actif au *Département de la Lanterne.*

Leur parricide eſt notoire, très-puniſſable, MADAME; hâtez-vous de donner vos ordres à vos Miniſtres du Comité des Recherches, pour faire punir les téméraires, les lâches audacieux, qui oſent inſulter à Votre Majeſté ſouveraine. Ces enfans égarés ne méritent plus votre pitié:

---

(1) Quelques ames ſépulcrales au figuré, Ariſtocrates.

assez & trop long-temps, MADAME, vous avez été indulgente envers des rebelles, qui percent à chaque heure du jour, le sein qui les nourrit : hélas ! votre tendresse n'est-elle pas épuisée depuis un an ? Que de graces, que de bénédictions vous vous êtes acquises !....

Non certainement, MADAME, vous n'êtes plus cette vieille idole qu'on encensoit naguères *par habitude* : vous êtes toute puissante : c'est en vain que les Potentats de l'Europe, jaloux, sans doute, du bonheur & de la prospérité de votre règne, voudroient vous contester un droit si légitime, si naturel, celui, MADAME, de votre souveraineté permanente : ils n'ont que de l'or & des esclaves pour l'exécution de leurs noirs desseins ; mais vous, MADAME, vous avez des hommes & du fer..... & quelques lanternes tragiques.

Pourriez-vous, avec de si grands avantages, balancer un instant entre la négative & l'affirmative ? Quoi ! croiriez-vous équivoque le *ferment de fidélité* que viennent de vous prêter vos vassaux chéris & fortunés ? Loin de vous, MADAME, cette sinistre pensée : elle ne pourroit qu'affoiblir & diminuer votre amour pour des enfans, hélas ! qui en sont bien dignes !... Ne vous ont-ils pas juré solemnellement un respect, un attachement aveugles ? Que peut-on exiger de plus ? Je vous le demande, MADAME ? Que vos terreurs paniques, semblables à un songe douloureux, s'exhalent & se dissipent comme une vapeur légère, à la faveur de la lumiere. Ah ! des millions de bras nerveux & *philosophiques* sauront bien faire respecter vos sublimes décrets, qui deviendront

un jour les oracles du genre humain entier.

Pour vous prouver mon assertion bien authentiquement, il me suffira de vous présenter la Vie *de Jean-Sylvain Bailly*, roturier de naissance & de caractere, homme dont la célébrité a passé les mers; enfin, le digne émule du fameux *Franklin*, autre bienfaiteur de l'humanité, qui vient de partir en poste pour les Enfers, afin d'y fomenter une révolution philosophique.

J'espere que vous accueillerez ce monument de reconnoissance, que ma foible & timide plume éleve à l'une de vos plus heureuses créatures. Pardonnez à mon style; il n'est ni classique, ni étudié. Cette Vie, que je vous consacre, a été forgée en six heures de temps : les matériaux que la postérité ne manquera pas de recueillir,

& dont je me ſuis ſervi, m'avoient été confiés, il y a 3 mois, par un ami intime de M. Bailly : il ne pourra pas, ſans doute, me reprocher l'uſage honorable que j'en fais.

Je me jette à vos pieds en vous adorant, & ſuis avec le plus profond reſpect,

MADAME,

DE VOTRE SOUVERAINETÉ INALIENABLE,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

DETROU.

VIE
DE M. BAILLY,
MAIRE DE PARIS.

Memento homo quia pulvis es et in pulverem reverteris.

JETTÉ tout-à-coup du paiſible fauteuil académique, par un de ces haſards, que nous devons à notre ſalutaire régénération, ſur le trône de la premiere Ville républicaine de l'univers, M. Bailly, dont la vie juſqu'à ce moment s'étoit écoulée au ſein de l'amitié (1) & de la plus douce phylanthropie (M. Bailly, comme on le verra, a toujours été très-populaire), eſpéroit y terminer ſon honorable carriere, lorſque le

(1) Quelques mauvais plaiſans, par leurs croaſſemens ariſtocratiques ne vouloient-ils pas nous perſuader que M. Bailly étoit de la ſainte famille des cocus? Ah! quiconque a vu Madame ſon épouſe, peut bien dire : Ils en ont menti.

grand bruit des États-Généraux s'éleva orageusement sur les brouillards de la Seine, & réveilla notre Philosophe, pour le malheur de l'Empire.

Avant d'aller plus loin, notre caractere d'Historien nous fait une loi impérieuse de dire ce qu'étoit M. Bailly, avant son régne provisoire. Nous remplirions mal notre but, si nous passions sous un silence absolu des faits que nos neveux, même nos contemporains seront sans-doute fort jaloux d'apprendre (1). Puisque les particularités les plus minces dans un homme célèbre, sont de si grandes leçons, qu'il importe essentiellement qu'elles soient connues, lorsqu'elles ont sur-tout de vrais rapports avec les circonstances où il vécut.

Au surplus, dans la crainte d'effrayer le lecteur, nous l'avertissons que nous passerons fort légèrement sur les premieres années de M. Bailly; car il nous tarde déjà beaucoup de le conduire dans une route semée de fleurs, au lieu que celle que nous allons rapidement tracer n'est jonchée que de ronces.....

Louis-François Bailly, (son Pere) étoit un honnête marchand de vin, établi à Paris dans

(1) Il ne pourra y avoir que des minuties, qui nous feront déroger à cette loi sublime.

le quartier du faubourg Saint-Antoine, quand, en 1725, la divine Providence lui fit cadot de notre Héros. Ses premieres années se firent remarquer par une passion violente pour les Livres.....

Parvenu à-peine à son second lustre, le jeune Bailly savoit déjà ce que tant d'autres ignorent à vingt ans.

Malheureusement la marâtre fortune l'avoit adopté comme l'un de ses enfans les plus chéris. Cependant, quoique Garçon marchand de vin, elle ne put étouffer entierement, pendant deux ans qu'il fit ce métier, les desirs pressans qui l'agitoient cruellement. Il connoissoit déjà Ciceron, & le répétoit par cœur, tant il est vrai que les vrais talens percent même jusques dans les jeux les plus innocens de l'enfance.

Dans ces entrefaites, l'honnête Bailly vint à mourir, laissant à sa chere moitié l'espérance flatteuse d'une honnête médiocrité. Trop jeune encore pour conduire une assez bonne boutique de marchand de vin, sa mere se décida à vendre son fond, & à se retirer d'un commerce où celui qui en avoit fait l'ame n'existoit plus. Elle appréhendoit trop les revers pour risquer indiscretement sur une mer orageuse, le morceau de pain qui lui restoit; & en cela elle eut raison, comme

en beaucoup d'autres occaſions, où elle montra une ſageſſe imperturbable.

Nous devons cette juſtice à la mere de M. Bailly, qui étoit, ſans contredit, une femme très-honnête, s'il eſt vrai qu'il en eſt. Nous verrons un peu s'il s'eſt modelé ſur ſes principes.

Arrivé à ſa treizieme année, le jeune homme fut d'abord deſtiné, par ſa reſpectable mere, à l'état de prêtriſe, le ſeul honnête, pour ainſi-dire, qui étoit à la portée d'un enfant roturier ſans fortune.

En conſéquence, il fut mis au collége du Pleſſis, où il fit des progrès étonnans, juſqu'au moment où une paſſion incurable vint l'en retirer. En quittant la vertu (1), il fallut bien embraſſer la perverſité. —— Nous approchons de l'époque où nous deſirerions, bien ſincerement, pouvoir fermer les yeux ; mais le ſcandale aujourd'hui eſt une de nos modes les plus favorites ; & nous ne voyons pas pourquoi nous obſcurcirions des événemens qui peuvent tant intéreſſer dans ce moment-ci, les eſprits, même les plus inſoucians.

D'ailleurs, M. Bailly avoit dix-neuf ans : il

(1) On dit que c'eſt elle, au contraire, qui abandonne les hommes.

étoit un peu plus aimable qu'aujourd'hui ; & puis ajoutez à cela une paſſion dévorante qui ne lui laiſſoit nul repos, vous ſerez au fait. Il faut être de bonne-foi ; notre adoleſcent s'eſt conduit dans cette affaire délicate, avec une ſagacité, des ſentimens au-deſſus de tout éloge. Nous ſerions injuſte, ſi, pour plaire à un parti, comme ont fait tant d'autres mercenaires Ecrivains, nous nous répandions en injures groſſieres contre M. Bailly : nous ne voulons être ni inſolent, ni romancier : encore une fois des faits..... des faits véridiques, & non des ſarcaſmes.

A la vérité, il faut croire les ariſtocrates bien bornés, pour ſe flatter de leur faire adopter des contes abſurdes pour des vérités conſtantes. Eſt-ce vraiment les obliger, ces Meſſieurs, que de leur offrir, ſous des couleurs ſales & malpropres, l'image idéale de leurs ennemis jurés ? Quelques Auteurs complaiſans, que je crois plutôt guidés par l'intérêt que par toute autre choſe, peuvent bien ajouter foi à ces rêves indigeſtes ; mais l'homme inſtruit eſt moins frivole. Les impartiaux aiment ce qui eſt juſte : ils mépriſent ſouverainement ces menſonges criminels & odieux qui ne ſont propres qu'à éterniſer les haines & les partis. En général, l'homme ne peut pas toujours nourrir ſon

eſprit de chimeres. Son cœur eſt né pour la vérité.

Auſſi le héros dont nous écrivons les vertus & les vices, peut attendre de nous une juſtice d'autant plus ſtricte & rigoureuſe, que nos maximes ſont celles de l'honnête homme inacceſſible à toutes vaines conſidérations. En le traduiſant au tribunal de l'opinion publique, juge ſuprême, au-deſſus même de la grande Aſſemblée nationale, nous n'appréhendons point d'être traîné à notre tour devant celui de la Police.

Malheureux Peuple ! apprends donc à connoître tes Dieux ! Tu leur élèves des Autels, tu les adores bien aveuglément ! Mais après nous avoir lu, médité, ſi tu continues à encenſer de vieilles têtes à perruques, ſouviens-toi bien que M. Bailly eſt un homme, & rien de plus ; & que comme lui, tu es encore en apprentiſſage.

Il eſt des hommes en qui tout réuſſit naturellement ſans ſe donner les moindres peines, comme il en eſt qui éprouvent, dès le berceau juſqu'au cercueil, des contradictions étonnantes dans preſque tout ce qu'ils entreprennent. Ce contraſte eſt ſi frappant, qu'on ſeroit tenté de croire à la deſtinée, vieille & antique doctrine, entierement uſée. Pourtant M. Bailly careſſoit

fortement (1) Mademoiſelle Duhamel, fille d'un Muſicien de l'Opéra. Quelques prix qu'il avoit remportés dans ſes claſſes, l'avoient déjà fait connoître avantageuſement, lorſqu'un écrit rempli de paſquinades, ſorti de ſa plume, à l'occaſion des trop fameuſes diſputes des Théologiens, acheva de confirmer la bonne opinion qu'on avoit de ſes talens naiſſans : ce petit pamphlet eſt intitulé : CONSTITUTION. Le ridicule le plus amer, le perſifflage le plus piquant, ſemé avec art dans quelques vers brillans, où l'eſprit & la gaîté s'y trouvent auſſi, le firent admirer. Il fut vendu tout chaud & tout bouillant comme les petits pâtés. Dès-lors, la Sorbonne ne vit plus en lui qu'un jeune libertin, qui deviendroit un jour le fléau redoutable de la religion de nos peres, & M. Bailly eut la douleur amere de ſe voir cenſurer.

M. Bailly fut ſenſible à ce petit déſagrément. Le cœur ulcéré des réſiſtances ſans fin qu'il éprouvoit de ſon amante, l'amour-propre horriblement léſé de cette cenſure mordante de la

(1) M. Bailly avoit renoncé à l'état eccléſiaſtique, à la nouvelle de la mort d'un oncle fort à ſon aiſe, qui lui laiſſa ſa ſucceſſion.

Sorbonne, dont le despotisme embrassoit presque tout, & dont l'improbation étoit pour un malheureux Auteur, un coup de foudre aveugle qui frappoit en même-temps coupables & innocens. Voilà pourtant ce que nous regrettons aujourd'hui! Ah! cet antre odieux, souillé de crimes monstrueux, cette autre bastille, où s'alloit ensevelir le génie, sous le masque hideux des préjugés barbares du siècle de Louis XIV, tyran impie du Peuple & des Nobles, monstre déshumanisé, plutôt né pour commander à des Asiatiques qu'à des Français; scélérat sans foi, sans religion; vil esclave des putains de sa cour prostituée; homme brute, si bassement encensé par les Poëtes de ce temps de mascarades; lui qui, dans le cœur de ses sujets, avoit gravé cette exécrable maxime encore existante dans quelques campagnes, & qu'on ne peut répéter sans frémir, sans être indigné : votre vie, vos biens sont au Roi, & votre ame à Dieu (1), &c. &c.

---

(1) Je suis né à la Ferté-Vidame, petit Bourg près de Verneuil : je me souviens très-bien que mes parens, pour apprêter mon esprit à la subordination, me rappellèrent sans cesse ces principes insensés qui me faisoient frémir : j'avais

Notre

Notre débutant fut, comme le ſont tous jeunes-gens, ſéduit d'un plaiſir factice, qui ne laiſſe après lui que des remords. Ils avalent à longs traits, ces malheureux, le poiſon flatteur d'une abominable philoſophie qui ſéche le cœur & conduit au crime, dans laquelle rien n'eſt épargné pour exercer leurs paſſions; dans laquelle les piéges leur ſont tendus de toute part, pour réveiller en eux le goût des plaiſirs; dans laquelle la bonne éducation qu'on a reçue, ne ſe ſoutient plus, & manque de force pour réſiſter au mal qui la preſſe de tous côtés : c'eſt par cette philoſophie perverſe qu'on a une mauvaiſe honte de la vertu, que les yeux commencent à s'obſcurcir, que le cœur tombe en défaillance, qu'il n'eſt plus de raiſon, qu'une douce langueur s'empare d'eux, & que ce poiſon flatteur gliſſant de veine en veine, ſe répand juſqu'à la moëlle de leurs os.

C'eſt encore par elle que le cœur déchiré de mille paſſions à-la-fois, en devient immanquablement le théâtre. « Hélas! les hommes paſ-» ſent comme les fleurs qui s'épanouiſſent le

---

j'avois alors treize ans, & c'eſt ainſi qu'on fait des hommes!.. Ah! le mot de patrie, dans leur bouche ne m'auroit peut-être pas ſi effarouché!

» matin, & qui, le soir, sont foulées aux pieds. » Les générations des hommes s'écoulent comme » les ondes d'un fleuve rapide : rien ne peut » arrêter le temps qui entraîne après lui tout » ce qui paroît le plus immobile ». La jeunesse la plus vive & la plus féconde en plaisirs, n'est qu'une fleur qui est presqu'aussi-tôt séche qu'éclose. Les graces riantes, les doux sentimens qui l'accompagnent, la force, la santé, la joie, s'évanouissent comme un beau songe dont il ne reste plus qu'un triste souvenir. A une fougueuse jeunesse succède indubitablement une languissante vieillesse, qui, ennemie des plaisirs, vient rider nos visages, courber nos corps, affoiblir nos membres, faire tarir dans notre cœur la source de la joie, nous dégoûte du présent, nous rend insensibles à tout, excepté à la douleur. Que ce temps paroît être éloigné aux jeunes-gens, qui, en général, n'ayant ni prévoyance de l'avenir, ni expérience du passé, s'abandonnent à une joie molle & folâtre, remplie d'ivresse & de troubles, entrecoupée de passions furieuses & de cuisans remords!

Ainsi sont les hommes entraînés par le plaisir des sens & par le charme de l'imagination ; mais les véritables hommes ne sont

que ceux qui consultent, qui aiment, qui suivent la raison salutaire innée en eux.

Oui, si les hommes réfléchissoient un instant sur les sophismes, les paradoxes dont on entortille avec tant d'art leur esprit, ils s'égareroient moins dans leur opinion. Ils sont nés bons, les hommes ! mais les vices sont trop grands pour qu'ils puissent conserver dans la société, cette pureté de sentimens, ces désintéressemens frivoles, mais qui leur semblent précieux ; ces dépouillemens généreux d'une vanité imposante que le siècle actuel ne peut plus leur pardonner. Eh bien ! avec ces petites privations, les nobles & les prêtres se feroient adorer de la multitude (1), dont ils sont abhor-

(1) Qui ne vit que par le peuple est sûr d'être bientôt étouffé. Les deux premiers Ordres de l'Etat sentent vivement cette importante vérité, tirée du Journal d'un grand homme, envers qui les Patriotes journalistes se sont signalés par de sanglantes calomnies, qui l'ont couvert d'honneur. Je sais bien que ni les nobles, ni les prêtres ne sont jaloux des honneurs du triomphe ; qu'ils méprisent souverainement certains Messieurs exaltés, qui, après les avoir reçus, entrent tout écumans dans un endroit respectable sous tous les rapports, semblables à ces chiens enragés, qui, après avoir dévoré, pillé & ravagé les fer-

rés par leur opiniâtreté à ne pas vouloir reconnoître que VOX POPULI, VOX DEI. Ah! heureux les hommes à qui la vertu se montre dans toute sa beauté! on ne peut la voir sans l'aimer, sans être heureux : mais qu'ils sont à plaindre, ces hommes zélateurs des richesses, des grandeurs, altérés d'une soif ardente de dominer sur leurs semblables, de devenir, non pas leurs protecteurs, mais leurs vrais tyrans! Telles étoient à-peu-près les réflexions de notre jeune philosophe, quand, séduit enfin par une criminelle illusion, il s'abreuva du nectar dangereux de la volupté.

Fidele à nos principes, nous avons déclaré,

---

tiles campagnes, portent l'effroi & la mort dans toutes les ames, vont chercher le repos dans ces abîmes inaccessibles aux véritables humains; & où vont aussi se retirer les scélérats, pour se soustraire commodément au glaive de la Loi qui ne peut frapper le criminel, que lorsqu'il est sûr de ne pas être arrêté par eux.....

Nous observons que cette réflexion, qui nous semble juste, ne s'étend sur aucun Membre de l'Assemblée nationale, mais bien sur quelques particuliers de Province. D'après cette explication, on nous entendra clairement. Nous avons cru devoir la faire, pour éviter toutes interprétations malignes.

au commencement de cet Ouvrage, que nous laiſſions, de bon cœur, aux romanciers, le ſoin de faire mouvoir le cœur; de peindre avec aménité, des fantômes aimables; d'offrir aux lecteurs enchantés, des coups théâtrales pittoreſques, des ſcènes déchirantes, attendriſſantes, enfin tout ce que l'eſprit, ſecondé de l'art, a de plus attrayant, de plus ſublime, de plus inſinuant. M. Bailly n'a jamais été faquin; il a été ſimple; & s'il ne l'eſt plus, à qui devons-nous nous en prendre?

D'ici, j'entends le Lecteur murmurer, & me dire : allons, allons, donnez-moi les amours de M. Bailly en gros, & préſentez-moi ſon adminiſtration en détail. Il m'importe peu qu'il ſoit né de telle ou telle perſonne (1), qu'il ait eu telle ou telle maîtreſſe; nous connoiſſons ce

(1) En jettant un coup-d'œil ſur les matériaux dont nous avons parlé dans notre Epître dédicatoire, ils nous inſtruiſent que l'Oncle de M. Bailly étoit Garde des Tableaux du Louvre; qu'il a un frère Maître de Poſte, à Verſailles, attaché à la Cour, pere d'une nombreuſe famille, dont un de ſes fils eſt Commis à la Caiſſe d'Eſcompte. Nous aurons occaſion de parler, dans la ſuite, de ce dernier perſonnage à cabriolet, dit-on.

que c'eſt qu'un jeune homme. Hâtez-vous donc de nous conduire au moment où l'anthouſiaſme, & non pas la reconnoiſſance, l'éleva à la dictature.

Encore un peu d'indulgence, & vos vœux, cher Lecteur, ſeront exaucés.

Que l'homme eſt vacillant! Rien d'immuable, rien de permanent en lui : le récit ſuivant nous offre un exemple bien frappant de cette terrible vérité. Il eſt donc vrai que M. Bailly a été un grand fripon en amours & en..... Il eſt donc vrai que M. Bailly étoit fourbe, ſéducteur & qu'il a conſervé ce caractere !....

Une ame glacée, un viſage ſiniſtre, un corps paralyſé, des yeux haves & mourans, une bouche & un nez... ah! Dieu ſait comment! excellent Orateur, connoiſſant bien mieux ſa langue que nous, chétif Hiſtorien (1); tel étoit à-peu-près jadis, & tel eſt aujourd'hui le portrait de ce grand homme : glaner les plaiſirs par-tout où il les rencontroit, c'étoit ſa deviſe.

(1) Perſonne au monde ne ſait mieux tourner un compliment que M. Bailly : il excelle en ce genre. Voyez le Journal & la fameuſe Chronique de Paris, rédigés par de brûlans Patriotes impartiaux véridiques.

La raiſon, cette lumiere ſouveraine, cette règle abſolue des intelligences, cette Reine du monde, (ſon empire n'eſt cependant pas fort étendu, quoique très-puiſſante), frappa ſon entendement. Au milieu des débauches, de l'irreligion & de l'impiété, la vérité perce toujours, & renverſe, tôt ou tard, l'autel du libertinage. Il eſt de ces hommes dont la nature fuit à leur aſpect, de ces monſtres qu'on auroit dû étouffer dès le berceau, pour le bonheur de leurs ſemblables; de ces ames inſenſibles à tout, ſi ce n'eſt au crime; de ces hommes enfin, renverſant morale & juſtice...., qui ont leur vrai, leur faux, leur injuſtice à leur mode.... Parlà, rien d'indépendant, rien d'éternel; chacun ne penſe que pour ſoi-même....

Opinion, reine de notre ſort,
Vous réglez des mortels & la vie & la mort.

Le temps arrive où les paſſions, dans L'HOMME BIEN NÉ, s'anéantiſſent à la vue de l'avenir, & lui font regretter amèrement celui perdu à encenſer de ſéduiſantes coquettes, en qui les jeunes-gens reçoivent ordinairement de ſi admirables leçons. La mere de M. Bailly n'étoit plus : il jouiſſoit alors d'une fortune heureuſe. Il étoit Garde des Tableaux du Louvre. L'étude fut plus

chere à ſon cœur que tout autre amuſement: il s'y livra donc ſans réſerve. Bientôt ſon frere fut établi dans le commerce; & aſſurément la famille de M. Bailly eſt reſpectable. Pluſieurs années ſe paſſerent en relations avec les philoſophes les plus diſtingués. Voltaire, J. J. Rouſſeau, d'Alembert, Baſculard, d'Arnaud, Marmontel furent ſes amis. Enſuite vint ſon mariage.

En un mot, M. Bailly a vécu 40 ans, ſans être ce qu'on appelle connu. Avant la révolution, c'étoit un Particulier, maintenant c'eſt un Roi.....

Un bon Livre ſur l'Aſtronomie réveilla un peu les amateurs en ce genre: il lui valut, avec quelques intrigues, un fauteuil académique. Une Réponſe à M. MESMER, avec un Mémoire ſur l'Hôpital, eſt tout ce que M. Bailly a fait pour l'humanité....., en ajoutant quelques autres Brochures, qui n'ont été louées que de M. l'Abbé Noël. Auſſi nous aſſure-t-on que ſon portefeuille eſt bien garni; mais il ne verra le jour que lorſque ſon Auteur ne ſera plus.

Nous oublions de tranſmettre à la poſtérité un autre Ouvrage qu'on lui attribue, intitulé: LE LUXE EST LE FLÉAU DES ÉTATS.....

Nous allons tâcher de prouver le contraire,

tout en admirant la ſublime élocution de l'Auteur, & rendant hommage à ſes talens & à ſes intentions. Nous ne citerons rien de ce qu'il dit : ceux qui voudront lire ce Livre, le trouveront chez M. Royez, Libraire, quai des Auguſtins.

Tout le monde ſait que le luxe conſiſte dans l'abus des choſes utiles ; qu'il eſt deſtructeur par lui-même, & qu'on ne peut trop le réprimer par de bonnes loix. Sans contredit, il eſt très-avantageux de faire changer l'objet au luxe, lorſqu'il porte ſur la deſtruction des choſes utiles & des comeſtibles ; mais il eſt difficile de le déraciner totalement ſur cette partie, ſans bleſſer la portion de liberté naturelle que chaque citoyen doit conſerver dans tout état.

Je ne connois pas de bonnes loix [il n'y en a même pas] ſur la repreſſion du luxe deſtructeur dont il s'agit. Jacques Ier, Roi d'Aragon, ordonna que tous les habitans de ſes Royaumes, ſans exception pour lui-même, ne pourroient manger que de deux ſortes de viandes à chaque repas, à moins que ce qui pourroit être ſervi ne fût du gibier qu'ils euſſent tué eux-mêmes. Il voulut encore que ces deux ſortes de viandes ne puſſent être préparées que d'une ſeule façon. Mais cette loi n'attaquoit pas un grand mal. L'abondance des tables n'eſt pas fort deſtructive :

les mets surabondans qu'on y sert ne sont pas perdus; ce que l'on en ôte est consommé par des hommes. Cette loi, d'ailleurs, devoit produire naturellement de très-mauvais effets (c'est ce dont notre sobre Auteur ne veut pas convenir), en ce qu'elle étoit, au contraire, au plus fain esprit de la législation, en faisant pénétrer la police dans l'intérieur des maisons (c'est encore ce que M. Bailly approuve d'une maniere fort modeste), ce qui gênoit & troubloit singuliere-ment la paix & le bonheur du paisible citoyen (l'Auteur fait à-propos cette réflexion; mais le bonheur d'un Etat est une bonne police active). En Russie, par exemple, les Prêtres avoient attaché un péché mortel à user du tabac, parce qu'ils regardoient cela comme une consomma-tion inutile, & qu'ils voyoient qu'on diminuoit la masse des denrées, en employant des terres, & en occupant des hommes à la culture de cette plante. L'Empereur IwanBasiliowis, voyant qu'on s'étoit relâché sur ce singulier objet de religion, fit passer aux verges & couper le nez (1) à tous

(1) Si dans ces temps de barbarie, M. Bailly eût existé en ce climat, son nez n'eût pas échappé au fer de ce bourreau.

ceux de ſes ſujets, qui furent convaincus d'en prendre par habitude.

On dit que le luxe étoit néceſſaire dans les grands Etats, & qu'il détruiſoit les petits. Je ne vois point où eſt la vérité de cette propoſition. Je trouve que le luxe eſt établi ſans exception. Par-tout on veut joindre l'agréable au commode. Dans tout Etat cultivateur iſolé, les autres circonſtances phyſiques reſtent les mêmes (M. Bailly dit que non.....); le luxe y ſera toujours proportionné à l'étendue des poſſeſſions de cet Etat. En effet, plus l'Etat ſera grand, plus la ſomme du ſuperflu y ſera forte, & les fortunes inégales; plus conſéquemment il y aura de luxe, & plus il y aura de rafinement dans le luxe. On convient aujourd'hui que quand le luxe a pour objet des marchandiſes tirées de l'étranger, il eſt très-évidemment nuiſible à l'Etat : il le dépeuple; & moins cet Etat fait exporter de ſes marchandiſes propres, moins ſon ſol eſt fécond, moins les productions en ſont précieuſes, PLUS CE LUXE LUI EST FUNESTE.

Un Etat meurt & périt ſitôt que le luxe y domine. J'ai démontré précédemment toute la fauſſeté de ce principe immoral.

« Le luxe confond les conditions (dit-il encore). Il ne peut être que l'abaissement des grands, le retranchement des priviléges de la noblesse ». Cela est encore faux, petit papa Bailly; car dès que la loi ne favorise en nulle façon le gentilhomme plus que le roturier; dès que le gouvernement ne lui donne plus aucune préférence, toutes les conditions se confondent d'elles-mêmes. La naissance n'est plus un bien; elle n'est plus rien : il ne reste donc plus de conditions entre les hommes, que celles des richesses : il seront égaux, dès qu'ils seront également riches.

« A-peine les Etats-Généraux ont-ils été » annoncés, que tout le monde a brigué l'hon- » neur de sauver la France, & l'avantage de » l'éclairer (1); les uns, en coopérant à l'œu- » vre de la Constitution; les autres, en rendant » compte de ses progrès. Tel qui n'a pu être » élu, a cherché à se faire lire, & les Jour- » naux se sont multipliés comme les motions ».

(1) M. Moreau, Historiagraphe de France, donna à ce sujet, un Ouvrage intitulé : EXPOSITION DE LA DÉFENSE DE NOTRE CONSTITUTION, qu'il fit payer six mille livres au Gouvernement. Cet Ouvrage eût été excellent, si Mably, Rousseau & Raynal eussent été ignorés.

Avec un revenu de douze ou quinze mille francs, un fauteuil aux Académie Françaiſe, Inſcriptions & Belles-Lettres; des fonctions honorables, des talens diſtingués; avec de tels avantages, M. Bailly pouvoit ſe flatter de captiver les ſuffrages de la multitude. Il ſe préſenta à ſon Diſtrict, avec autant de modeſtie que de docilité. Couvert du manteau impoſant de la popularité, ſa haine pour les Miniſtres lui mérita de grands éloges. Il crayonna, d'une maniere abſtraite & laconique, ou, pour mieux dire, il préſenta le tableau ſuccinct de toutes les ariſtocraties du monde, & peignit, avec autant d'art que de chaleur, les tigres démuſelés qui avoient dévoré le Peuple, depuis nombre infini d'années.

Sa fébrile éloquence, en conſternant quelques eſprits inquiets & bénévoles, acheva de les convaincre entierement, que lui, Bailly, étoit véritablement homme de la Nation. Nommé l'un des Electeurs, pour les Députés aux Etats-Généraux, il ſe fit diſtinguer en pluſieurs de leurs Aſſemblées, tenues à l'Hôtel-de-Ville, par quelques diſcours étudiés, qui lui valurent de grands applaudiſſemens. On voyoit ſon ame en ſes yeux au ſeul mot de Patrie (1), & une

(1) Vieille femme, que les Ariſtocrates re-

ſainte fureur envers ceux qui s'étoient fait un patrimoine des droits de la Nation. Bref, il fut Député aux Etats-Généraux.

Nous voilà enfin parvenu au moment où nous pourrons juger M. Bailly par ſes actions, & non par ſes intentions. Il ne s'agit plus ici de maîtreſſes, ni de romans; mais des intérêts d'un Peuple, confiés à des hommes qui tenoient, la plupart, leur fortune du Roi, & qu'ils vouloient maintenir aux dépens de leurs Commettans. Pourquoi ſommes-nous forcés d'avouer que les Etats-Généraux n'ont pu opérer juſqu'à ce jour, aucun bien ſalutaire? qu'ils ont au contraire ouvert la porte aux abus? Hélas! ſeroit-il vrai que le paſſé eſt le miroir de l'avenir....?

La foibleſſe de ſa ſanté & de celle de ſa voix, ne permirent à M. d'Ailly, premier Doyen des Communes, de remplir ſes fonctions que pendant trois jours; en conſéquence, ayant envoyé ſa démiſſion, des Commiſſaires nommés à cet effet, élurent M. Bailly, pour le remplacer, le 3 Juin 1789.

Déjà les crieurs publics de la liberté, les

---

préſentent comme une proſtituée chérie & adorée par quelques faquins ſeulement qui l'encenſent.

Journaliſtes citadins, diſtributeurs des brevets de mort, avoient étourdi le cabinet miſanthropique de Verſailles, & préparoient, dans le ſilence de la nuit, cette fameuſe révolution, qui a tant déshonoré le nom français (1).

La réputation qu'il s'étoit faite dans le Peuple, la dignité avec laquelle il avoit rempli les fonctions de Préſident de l'Aſſemblée nationale, dans les conjonctures les plus délicates & les plus périlleuſes, ſa popularité extrême, affichée dans tous les diſcours qu'il prononça, pendant un mois qu'il eut l'honneur de la préſider ; ſes talens, ſes vertus, ſur-tout ſa fermeté, ſon intégrité prônées par les feuilliſtes de la Capitale, le firent proclamer Maire de Paris, par ce Peuple furieux, Roi & Bourreau tout en-

(1) Ce n'eſt pas en repouſſant loin de lui la tyrannie, que le peuple s'eſt déshonoré ; mais par les ſcènes ſanglantes qui ont été la ſuite de ſon heureuſe inſurrection, quoi qu'on en diſe. Diſons mieux ; ſi le Peuple eſt coupable envers le Gouvernement (ce qui eſt impoſſible, quand tout un Peuple dit, nous voulons une Conſtitution, & que ceux qui le gouvernent diſent au contraire, nous ne voulons pas vous l'accorder) ; ce dernier eſt bien criminel envers la Nation. SALUS POPULI, LEX SUPREMA.

ſemble. Des mains ſcélérates, encore teintes du ſang impur où elles venoient de ſe ſouiller, l'éleverent par acclamation à cette importante dignité, le 16 Juillet.

L'infernal Palais-Royal, foyer de toutes les paſſions, de tous les crimes, tiendra une place diſtinguée dans notre hiſtoire; & ſon Café de Foi, rempli de Valets & d'infames Agioteurs, de Coupe-gorges de la rue Vivienne, rendez-vous de tous ces demi-philoſophes, vrais fléaux de la paix, inſectes dévorans, prêchant l'impiété, le carnage & le libertinage: oui, la poſtérité aura peine à croire que ces modernes Caligula ont fait trembler la Nation: & l'on eſt encore à réprimer l'inſolence, la criminelle effervescence de cette poignée de particuliers iſolés, (1) qui, tout récemment, vouloient égorger un honnête homme de Libraire, parce qu'il vendoit ſa marchandiſe? Et ces

(1) Ceux qui ſont un peu attachés à la vie, fréquentent peu ce lieu ſéditieux. La nouvelle Municipalité, conformément aux décrets de l'Aſſemblée nationale, va défendre ſans doute les groupes qui ſe forment journellement dans le jardin de ce Palais-Royal. Tout ne devroit-il pas déjà être rentré dans l'ordre?

monſtres

monſtres trouvent des apologiſtes, eux qui ont juré de troubler la paix, d'anéantir dès ſon aurore cette ſainte liberté, qui nous coûte tant de crimes (1)!..... qui n'eſt affermie que par des DÉCRETS..... violés honteuſement à chaque heure du jour..... C'eſt pourtant au milieu de ces brouhaha, de ces déſordres affligeans, & dans un temps où les têtes fermentoient encore bien plus qu'aujourd'hui, dans un temps de meurtres & de proſcriptions, que M. Bailly ſe trouva à la tête d'une Ville nombreuſe qui ne reconnoiſſoit plus de chef, &

(1) M. Gattey, Libraire au Palais-Royal, & ancien diſtributeur des ACTES DES APOTRES, ouvrage plein de ſel & d'originalité, dont les principes ne ſont pas toujours vrais, n'a trouvé ſon ſalut qu'en fuyant & abandonnant aux pillards dont nous parlons, ſa marchandiſe, qui fut brûlée pompeuſement à ce même Café de Foi : M. Durozoi fut obligé de prendre le même parti ; & peut-être que ſans l'active vigilance de la Garde nationale, qui eſt infiniment au-deſſus de tout éloge, ces deux citoyens auroient été les matyrs de la liberté de la preſſe, à la tête de laquelle eſt un adminiſtrateur ſage & éclairé qu'on ne ceſſe de chicanner pour le contraindre ſans-doute à ſe démettre. C'eſt s'y prende fort poliment.

exposée à être séduite, trompée & égarée par ces quatre-vingts oracles, qui ne rêvoient que trahisons, conspirations, corruptions, proscriptions, révoltes. Ce n'est pas tout, la famine, accompagnée de toutes ses horreurs, venoit aggraver la crise & l'embarras où se trouvoit l'Administration municipale ! D'après ce que nous avons vu, nous sommes forcé de convenir que les intentions de M. Necker n'ont pas toujours été pures. Certes ! il est bien étonnant que ce Ministre, que la calomnie poursuivra jusqu'au tombeau, se soit entendu avec des fripons, pour le soi-disant approvisionnement de la Capitale : ce problême est facile à résoudre, ce me semble ; M. Necker, ou ses agens, avoient projetté d'affamer le Peuple, afin de pouvoir opérer, sans essuyer nulle résistance, la dissolution du corps législatif (1).

Quoiqu'ainsi, M. Bailly, aussi neuf que moi en politique, se conduisit aux desirs de ceux qui l'avoient honoré de leur confiance. La bonne prévention qu'on avoit de lui à tout fait : son

(1) J'observe que je n'ai aucune preuve de contraire à cette réflexion, que je ne donne pas non plus pour un fait, ne voulant pas augmenter le nombre des calomniateurs.

hypocriſie rafinée (ah! M. Bailly auroit manqué à ſa qualité d'homme de lettres, s'il n'eût pas été, comme M. Necker, un aimable charlatan) a ébloui les Diſtricts : ſa guerre continuelle avec les Repréſentans de la Commune, eſt une preuve très-récente de la cenſure que nous nous permettons. Auſſi ſes maximes ſont-elles extrêmement philoſophiques.

Suivez-le pas-à-pas ; & vous verrez qu'il s'eſt toujours rejetté du parti le plus fort ; c'eſt-à-dire, du plus violent, de celui qui ne connoiſſoit que ſes volontés, & n'approuvoit que ce qu'il avoit conſenti après mûres délibérations ; comme ſi le Peuple pouvoit ordonner & exécuter lui-même. Voilà pourtant les pernicieux principes dans leſquels on le nourrit depuis un an, & deſquels M. Bailly n'a ceſſé de l'entretenir ; ce qui perſuaderoit preſque aux gens impartiaux, que ſi M. Bailly a mérité des éloges dans bien des occaſions, il s'eſt auſſi attiré des reproches que l'hiſtoire, mieux que nous, ne manquera pas de lui faire.

D'abord ; ſon Diſcours au Roi, du 17 Juillet, ne lui fera jamais d'honneur ; encore bien moins les médailles frappées à l'occaſion des événemens des 5 & 6 Octobre ſuivans ; journées malheureuſes, provoquées par les ſottiſes ſans

fin d'un cœur qui croyoit aux REVENANS, & ſuſcitées par une prétendue cabale, qui n'a véritablement exiſté que dans l'imagination puérile de quelques eſprits tranchans & convulſionniſtes, qui aiment toujours à voir des criminels où il n'y a que des innocens (1) : jours horrible que tout Français honnête ne peut ſe rappeller ſans frémir, & qui dorénavant devroient être ſolemniſés par un deuil univerſel en France : jours encore plus mémorables que la priſe de la Baſtille, & qui terniront à jamais la gloire des chefs de l'armée citoyenne, & non pas le Peuple, le malheureux Peuple indignement outragé dans l'affaire de la cocarde nationale, par les orgies, le délire de quelques citoyens qui avoient perdu le bon ſens & la raiſon.

Il eſt cependant à remarquer qu'il y avoit un parti à l'Aſſemblée Nationale (2), non pas

(1) Ce ſeroit bien là le cas d'inſtruire le Public de la miſſion de M. le Duc d'Orléans à Londres ; mais l'eſpace nous manque malheureuſement. Le fait eſt que ce Prince eſt auſſi innocent des crimes dont on l'inculpe, que ſont coupables ceux qui le calomnient.

(1) Encore une fois, ce parti n'étoit pas une cabale qui avoit projetté de poignarder le Roi & la famille Royale, comme on l'a dit depuis.

auſſi monſtrueux qu'on tente à nous le perſuader. Il peut ſe faire que quelques Députés ſe ſoient coaliſés, mais avec des intentions pures, comme on peut auſſi augurer, que dans cette même Aſſemblée, pluſieurs Membres violens, cruellement calomniés, ont pu s'abandonner un inſtant à toute la fougue de leur caractere, & à l'indignation bien juſte que les ſcènes myſtérieuſes de Verſailles leur avoient inſpirées. Il réſulte de tout cela, qu'un Conſeil de Régence avoit été mis ſur le tapis, en cas que le Roi partît pour Metz, que ni M. Bailly, ni M. de la Fayette ne pouvoient ignorer, puiſqu'il eſt évident qu'ils étoient à la tête de ce même parti.

La premiere queſtion qui ſe préſente à l'eſprit, eſt celle-ci : nos Régens ſont-ils coupables, & de quels crimes? De tous, me répondra l'homme ſenſible à la perte. --D'aucun, ripoſtera à ſon tour, le chétif patriote (1) de Diſtrict.

---

(1) Je dis chétif patriote, & je crois avoir raiſon; parce que c'eſt l'orgueil qui a fait la révolution, & rien de plus; comme c'eſt pareillement l'orgueil qui la ſcellera. La vérité eſt que le patriotiſme eſt un grand mot conſtitutionnel, qui n'eſt & ne peut être que ſur les levres.....

A les entendre, ils n'ont tort ni l'un ni l'autre: mais celui qui tient en main le ſceptre de l'hiſtoire, démontrera au dernier que,

Les changemens d'état que veut l'ordre céleſte,
Ne coûtent point de ſang, n'ont rien qui ſoit funeſte;

que la licence, ce fantôme hideux de la liberté, eſt la ſource de tous nos crimes, de tous nos malheurs; qu'en l'Aſſemblée Nationale, il s'eſt formé une ligue orgueilleuſe, contre tout ce qui s'appelle nobleſſe, naiſſance, &c.; que détruire cet antique coloſſe, eſt le plus immoral, le plus extravagant deſſein du monde; que les riches ſe couvriront inſolemment des dépouilles des Nobles; que le Peuple ne peut rien gagner à tous ces changemens légers; que n'avoir pas le droit de cacheter ma lettre avec tel ou tel chiffre, de faire habiller ceux que je nourris, & que je paye à ma fantaiſie, eſt un attentat affreux à la liberté, dont il n'y a pas d'exemple; que du tombeau des Nobles & des Prêtres, va s'élever un corps monſtrueux de gens riches, qui va embraſſer & dominer tout..... que l'égalité entre les hommes eſt une chimère qui ne ſubſiſtera jamais; en un mot, que paſſer un temps précieux à des diſcuſſions de ce genre, c'eſt prouver aux yeux attentifs de l'Europe, qu'on

ne veut que créer & humilier ; & qu'après avoir trop voulu faire pour le malheureux Peuple séduit, il est bien à appréhender qu'on ne fasse pas assez.....

Vraisemblablement une aristocratie insupportable va régner ; le Solon Bailly prouve déjà la vérité de cette assertion. En effet, cet homme vulgaire est devenu, en un instant, pédant & despote. En conséquence des Décrets de l'Assemblée nationale, M. Leroy, voulant profiter de la liberté accordée à tous les Citoyens, de faire tout ce qui ne seroit point défendu par la Loi, a voulu élever un Spectacle dans la salle de M. Mareux, rue Saint-Antoine. Plusieurs Districts de ce quartier avoient applaudi aux vues naturelles de cet honnête Citoyen : mais le Lord Bailly, en dépit de la Constitution, vouloit favoriser une putain. Il ordonna donc arbitrairement que cette salle resteroit fermée... & après une infinité de démarches infructueuses, faites par M. Leroy au Palais de la Mairie, ce profanateur des Droits de l'homme répondit ainsi à M. Leroy : J'espere, Monsieur, que vous voudrez bien vous conformer à mes ordres. Cette défense coûte à M. Leroy, près de 300 liv. par jour....

Quelle tyrannie ! Ce trait, ce seul trait dé-

veloppe à merveille l'âpreté du caractere insolent de ce bourgeois blasphêmateur des Droits de l'homme : MM. de Sartine, le Noir & de Crosnes n'ont rien fait de pis ; & si les Représentans de la Commune ne veilloient pas sur les actions iniques de Jean-Sylvain Bailly, son règne, illustre de sang, seroit encore celui où la liberté ne deviendroit qu'un problême, qu'une vaine & illusoire expression, qu'on ne prononceroit qu'en tremblant...

Le voilà, cet homme si juste ! le voilà ! Ah ! quand on insulte à la majesté du Trône, on peut bien insulter aux Droits d'un Citoyen ! Nous ne finirions pas, si nous rapportions ici toutes les tyrannies exercées envers plusieurs Citoyens, depuis le 15 Juillet ! Qu'on n'aille pas nous confondre avec les calomniateurs : l'esprit d'impartialité qui nous caractérise, est un sûr garant des sentimens qui nous animent (1). Aussi présentons-nous la vérité à nos

(1) Nous apprenons, dans le moment, que M. Bailly, persuadé qu'il est mort dans l'opinion publique, & qu'il n'a plus que quelques jours à régner, a donné ses ordres, pour que son appartement du Louvre soit prêt à recevoir la premiere représentation de la Comédie municipale, qui doit avoir lieu incessamment.

Concitoyens ſans fiel. Frappé de la juſteſſe de nos réflexions, leurs yeux ſe deſſilleront ſans-doute, & M. Bailly n'entendant rien aux affaires, conduit aveuglément par la main adoleſcente de ſon neveu, qui connoît aſſez paſſablement la ſouſtraction, rentrera dans la pouſſiere de ſon cabinet aſtronomique, pour y apprendre à diſtinguer les hommes d'avec les bêtes, & relire avec attention les décrets du Sénat dont il a l'honneur d'être Membre. Il faut eſpérer que les Pariſiens, à la premiere élection des Officiers Municipaux, ne ſe laiſſeront pas ſéduire par le charlataniſme de quelques Citoyens affamés d'honneurs : qu'ils ſe ſouviennent ſur toute choſe, que des Gens de Lettres ne valent rien pour l'Adminiſtration ; que la horde philoſophique reſſemble de beaucoup aux Prêtres, & que la plus grande partie des Journaliſtes n'ont embraſſé leur parti, que parce qu'ils y ont trouvé de l'argent à gagner ; que de tous ceux qui écrivent & parlent avec une brûlante éloquence, des avantages que la Conſtitution leur promet, il n'eſt peut-être pas quatre d'entre ces Meſſieurs, dignes d'avoir leur confiance. Rien de plus facile à corrompre qu'un Homme de Lettres ; rien de plus neuf pour les affaires publiques, & rien dont il faille tant ſe méfier, que d'un Philoſophe.

L'homme qui ne croit à nul préjugé, n'eſt certainement pas le plus honnête de la ſociété.

A Dieu ne plaiſe, que nous jettions quelque louche ſur la probité de M. Bailly! Nous eſpérons que s'il a des comptes à rendre, il ne les fera pas attendre ſi long-temps que M. Necker. --Nous avons la bonhommie de ne pas croire aux déprédations, aux malverſations dont on l'inculpe; mais l'on ne ſera pas fâché de connoître à fond ſa religion ſur cet objet; & c'eſt, ſans doute, ce que M. Bailly s'empreſſera de faire connoître, tout auſſi-tôt que les Actrices de certains Spectacles lui laiſſeront jouir de quelque repos, & que la fameuſe confédération qui s'apprête ſera terminée.

Des incrédules qui ne veulent pas ſe fourrer dans la tête que le luxe eſt un bien, ont pris de l'humeur, en voyant M. le Maire l'afficher à la Cour & à la Ville. Vraiment, ce n'eſt plus ce même Bailly, diſoient-ils, qui, il y a quelques jours, alloit de Paris à Pacy, les mains dans ſes poches, un parapluie ſous le bras, les yeux élevés aux aſtres.... Mes chevaux, mes gens & ma voiture étoient alors dans la Lune, ou ſous la Baſtille..... --Ces bonnes gens-là ignorent que la dignité, la place de Maire

de Paris approche un peu de la royauté : ..... que le Chef d'une telle Ville, revêtu d'un tel caractere, doit avoir ſes Gardes-du-Corps, un char brillant & éclatant, des Laquais à grande livrée de cérémonie..... une table ſomptueuſe, des chevaux leſtes & fringans, des Valets-de-pieds, ou Courriers-municipaux, des Cuiſiniers & Marmitons, comme le premier Viſir du Grand-Seigneur, un Suiſſe auſſi inſolent que ſon Maître, une femme (1) d'une ariſtocratie... Dieu le ſait! Eh bien! ſans tout cet appareil, on ne diſtingueroit pas M. Bailly de la foule.....

Une choſe remarquable, & que l'Hiſtoire s'empreſſera de faire connoître, comme eſſentiellement liée à la révolution, c'eſt la mort de l'infortuné Favras. On ne peut ſe diſſimuler que ce Marquis n'ait été véritablement ſacrifié.

Nous ne ſommes point aſſez inſtruit, pour prononcer s'il eſt coupable ou innocent; cependant, ſon teſtament n'annonce pas des ſenti-

(1) Miracle! miracle! on m'a dit que Madame Bailly étoit enceinte! Puiſſe cette heureuſe nouvelle ſe confirmer. On donne déjà pour Parain & Maraine de l'enfant, l'Aſſemblée nationale & le Roi.

mens fort orthodoxes : mais ſon teſtament n'exiſtoit pas avant ſa Sentence. —On étoit bien convaincu de ſon crime ! Et de quel crime, bon Dieu ! celui d'aimer ſon Roi, le premier ſentiment des Français ! Au reſte, il ſera difficile de le bien juſtifier.

Comme M. le Maire a jugé à-propos de donner la comédie au Public, depuis quelques mois, & de ſe couvrir de ridicule, n'a-t-il pas paſſé l'Armée pariſienne en revue ! L'excellent Général ! Il en auroit bien fallu comme lui, grand Dieu ! pour prendre la Baſtille !

Vous venez de lire, Pariſiens, le canevas de la Vie de votre Maire ; c'eſt à vous de prononcer. La baſſe adulation dont nous aurions pu nous ſervir pour flatter ſes paſſions, comme font beaucoup de Diſtricts de Paris, encenſer ſa vanité, prodiguer des éloges à ſa cupidité, couvrir d'un gaſe léger les fautes impardonnables qu'il a commiſes, que nous ne nous ſommes pas même donné la peine d'analyſer, comme étant connues de tout Paris. Eh bien ! ſi nous euſſions eu l'ame moins élevée, nous aurions ſans-doute tombé dans le torrent qui entraîne du côté de la plaine de Montrouge, tant d'hommes célébres, dont les noms, à commencer

de l'époque où nous reçûmes tous un ſecond Baptême, ont effacé ceux des Monteſquieu, des Boſſuet, des Fréron, des Deſcartes, des Voltaire, des Rouſſeau, des d'Alembert; &c. Plus jaloux de la vérité que de toutes vaines conſidérations auxquelles le véritable patriote eſt inacceſſible, nous vous l'offrons, cette vérité, dans toute ſa pureté. Si nous nous ſommes peu attaché à la recherche des particularités qui auroient pu faire plaiſir à quelques Citoyens, c'eſt que nous avons toujours été en garde contre l'erreur où l'on auroit pu nous jetter involontairement; ce qui n'auroit pas manqué de plaire aux uns, & de déplaire infiniment aux autres. Pour nous mettre à l'abri de tout reproche, nous n'avons cru devoir faire uſage que de ce qui nous a paru mériter quelque confiance.

Vous touchez au momenr où vous allez vous donner de nouveaux Maîtres. Les cabales ſe déchaînent de jour à autre. Des émiſſaires répandus dans vos Diſtricts, (la plupart de nos Préſidens, je ne dis pas gagnés à force d'or, mais peut-être à force de promeſſes), intéréſſés probablement à ce que M. Bailly ſoit réélu Maire, ne ceſſent de vous faire cette inſidieuſe queſtion: Qui pourriez-vous mettre à ſa place? Qui l'on pourroit mettre à ſa place! Ah! il eſt des Citoyens

d'une probité auſſi intacte que celle de M. Bailly, qui ont fait leur apprentiſſage, il y a plus de vingt ans, des vertus publiques ; au lieu que M. le Maire n'eſt encore qu'à ſon premier cours... : & puis je demande ſi l'on eſt flatté de ſon adminiſtration ? Les Diſtricts où ſon nom a une ſorte d'influence particuliere, vous repréſenteront leurs Arrêtés... qui vous démontreront que M. Bailly eſt un honnête homme.... Mais ſi vous leur en demandez les preuves pour homologuer ces arrêtés, tirés de l'anarchie, ils vous diront, ces bons Citoyens : Monſieur, allez trouver M. le Baron de Menou... ; il éclaircira vos doutes.

Et ces 70 millions ont-ils jamais exiſté ? Voilà encore un doute ; M. le Baron de Menou, m'éclairera-t-il auſſi ſur cette affaire ténébreuſe, qui a failli jetter ſur le papier-monnoie, un diſcrédit total, qui auroit été le prélude de la banqueroute ? Voilà une affaire qu'il ſeroit intéreſſant de connoître à fond, mais dont on ſe garde bien de jetter la plus foible lueur dans le monde ; parce que les myſteres ſont indiſpenſables, dit-on, & que pour leur laiſſer toute la conſiſtance dont ils ont beſoin, il ne faut pas les expoſer au grand jour : on courroit riſques de perdre en un inſtant la confiance

des Peuples, qu'on ne poſſede ſouvent que fort difficilement.

Ainſi, M. Bailly a dit aux impertinens qui ont oſé lui demander des comptes (eſt-ce qu'on en rend aujourd'hui)? qu'il n'en avoit pas à leur rendre (1). Voila ce qui s'appelle une belle juſtification. Tout le monde connoît la pitoyable conduite du Maire en cette occaſion; voyant la Commune indignée contre lui, il a cherché des appuis dans les Diſtricts; auſſi-tôt ſes partiſans ſe ſont montrés à viſage découvert.

Que diroit-on, ſi trois Provinces, en proteſtant contre l'Aſſemblée nationale, ſe répandoient en injures contre ſes Membres? Que diroit à ſon tour l'Aſſemblée nationale, en apprenant que ſon Préſident avoit ſoufflé ſeul le feu de la diſcorde? Citoyens! ô Citoyens! réfléchiſſez ſur ce petit portrait... vous y trouverez quelque choſe de plus que de l'indignation...

---

(1) Aux Repréſentans de la Commune, que la cabale Bailly ne veut pas reconnoître, quoique légalement aſſemblés. Le vigoureux Diſtrict des Cordeliers s'eſt ſignalé en cette occaſion, d'une maniere noble & faite pour être goûtée des véritables ennemis de l'ariſtocratie.

FIN.